

ALAN SILLITOE (1928-2010)
LE SENS DE L'HUMOUR CHEZ L'AUTEUR
De «La solitude du coureur de fond» (1960)
Et «Samedi soir et dimanche matin» (1958)

Tout d'abord, pour justifier l'objet de cette intervention je voudrais préciser qu'avec ma femme, nous avons eu la chance de bien connaître Alan Sillitoe et de le faire venir en France pendant les dix dernières années de sa vie, jusqu'en 2010, année de sa mort. Cela m'a permis de lui demander de nombreux conseils pour ma traduction de «La Solitude du Coureur de Fond» et de l'inviter pour faire des conférences, notamment à la Sorbonne en 1999.



La carrière littéraire d'Alan Sillitoe a commencé par un bang, ou plutôt par deux, deux succès exceptionnels qui devinrent des mythes inoubliables des années 1950-1960 : un roman, «Samedi soir et Dimanche matin» (1958) et une longue nouvelle, «La Solitude du Coureur de Fond» (1959). Deux textes éternels qui se vendirent dans le monde entier à plus de six millions d'exemplaires, suivis par deux films cultes (c'était le début du «Free cinema movement», la Nouvelle Vague anglaise) : le premier par Karel Reiz avec Albert Finney, le second par Tony Richardson avec Tom Courtenay et Michael Redgrave, les deux d'après un scénario de Sillitoe.

A ce sujet, Sillitoe aimait dire que, quand Carol Reiz lui avait demandé s'il voulait écrire le scénario de «Samedi soir et dimanche matin», il avait accepté immédiatement alors que c'était sa première expérience dans l'écriture pour le cinéma. Cela lui prit six semaines, mais quand il lui donna le scénario, Reisz lui dit : «*Ok, on peut en faire un film, mais il durera neuf heures*» ! Plus tard, quand Tony Richardson lui fit la même offre pour «La Solitude du Coureur de Fond», le script de Sillitoe aurait fait un film durant dix-sept minutes dix secondes. Il dut donc ajouter de nouvelles scènes et créer de nouveaux personnages pour en arriver à une durée acceptable d'une heure trente.

Dans «La Solitude du Coureur de Fond», le coureur/narrateur, Colin Smith, âgé de dix-sept ans, décide volontairement de perdre la course prestigieuse organisée par le directeur d'une école de redressement (*Borstal*) où il a été envoyé pour avoir cambriolé une boulangerie, avec un copain. A ce sujet, Sillitoe proposa le commentaire suivant : «*Le thème résumait toutes les situations que j'avais vécues dans mon enfance et ma jeunesse : l'intégrité, l'indépendance d'opinion, la valeur de l'individualité -un «moi» protégé par une armure contre un monde qui vous assaille constamment*». (Voir le titre de son autobiographie : «*Life without armour*» («*Une Vie sans armure*», 1995).

Au sujet de ce long monologue de Colin Smith, l'universitaire français, Jacques Cabau écrivait, à juste titre, que c'était «*un splendide monologue de l'anarchisme*».

Les deux films qui suivirent les livres furent amplement censurés. Pourtant, curieusement, certaines scènes, bien qu'un peu sulfureuses furent conservées. Comme celle, dans «La Solitude...» où, anticipant Gainsbourg, le jeune Colin Smith, le coureur de Fond, brûlait un des billets de banque que sa mère lui avait donnés, avec en arrière-plan la photo de son père récemment décédé après avoir été empoisonné par l'air respiré à l'usine (l'argent était une sorte de «compensation» versée à sa veuve pour éviter les complications judiciaires).

Parmi les nombreux passages censurés dans «Samedi Soir et Dimanche matin», il y a une scène essentielle qui est longuement développée dans le livre, au sujet de Brenda, la jeune maîtresse du personnage principal, Arthur, au cours de laquelle la jeune femme se fait avorter par Ada, une faiseuse d'anges, en prenant un bain brûlant tout en absorbant du gin. Ce que

les Anglais appelaient «*mother's ruin*». Dans le film, il ne reste qu'une très brève allusion à cette scène et surtout, l'avortement n'aboutit pas. Brenda décide de garder le bébé ! Ce qui est exactement le contraire de ce qui est écrit dans le livre !

En France, dans les années 60, toute une génération se souvenait d'un extrait de «La Solitude du Coureur de Fond», intitulé 'The Telly Boys', 'Les Enfants de la Télé', inclus dans presque tous les manuels d'anglais et toujours d'actualité, au cours duquel les jeunes gens coupaient le son de la télévision nouvellement achetée pour remplacer la langue de bois (déjà) utilisée par les hommes politiques et la remplacer par leurs propres commentaires pleins de vie et d'humour ! «*Et c'était quand ces flics couraient après les voleurs qu'on s'amusait à faire de grosses conneries avec la télé, parce que quand un des flics ouvrait sa grande gueule pour débiter son refrain sur la capture de son bonhomme, je coupais le son et je voyais sa bouche qui bougeait comme un poisson rouge, un maquereau ou un vairon mimant ce qu'il était censé exprimer...*». «*Pourtant, ce qui était encore mieux, c'était quand on faisait le coup à un député conservateur pendant qu'il nous racontait combien il serait sympa avec nous si on continuait à voter pour lui. Ses bajoues flasques se gonflaient, sa bouche s'ouvrait et s'étirait, ses mains tiraient sur sa moustache et allaient se poser sur sa boutonnière pour s'assurer que la fleur n'était pas fanée... Maman nous appelait «les téléboys» tellement on était bons à ce petit jeu !*»

Sillitoe fut immédiatement associé par la critique à un des auteurs les plus représentatifs d'un groupe qu'ils appelèrent «*les jeunes hommes en colère*», «*The Angry Young Men*»;

CONFÉRENCE

appellation que Sillitoe refusa toujours. L'expression avait son origine dans le titre de la pièce de théâtre de John Osborne : «Look back in Anger », «Jeune Homme en colère» (1956), jouée à Londres dans le célèbre Royal Court Theatre.



En plus de Sillitoe, le groupe incluait, parmi d'autres, Kingsley Amis, John Brin, John Wain. L'une de leurs caractéristiques était que leur personnage principal était un anti-héro, exploité par la société, le tout étant écrit dans un humour des plus sardoniques. Jimmy Porter (Osborne), Jim Dixon (Amis), Arthur Seaton et Colin Smith (Sillitoe).

Alan Sillitoe est né en 1928 dans une cité HLM du nord de l'Angleterre, à Nottingham, comme D.H. Lawrence avec qui il avait de nombreux points communs : tous les deux étaient d'origine ouvrière et avaient un père totalement

illettré et violent. La vie du jeune Sillitoe fut à la fois chaotique et souvent effrayante. Un de ses premiers souvenirs d'enfance était d'entendre sa mère dire à son mari, Christopher Sillitoe : «Pas sur la tête !» pour le protéger, avant d'être elle-même battue jusqu'au sang. Elle fut parfois contrainte d'aller chercher des amants dans des pubs pour pouvoir nourrir ses cinq enfants qui couchaient tous dans le même lit. Sillitoe disait parfois que son père «semblait avoir l'esprit d'un enfant de dix ans dans le corps d'une brute». Une des solutions trouvées par le jeune Sillitoe était de devenir un simple spectateur de ce qui se passait autour de lui. Pendant toute sa vie, il ne put jamais comprendre comment, dans des circonstances aussi sordides, il avait réussi à devenir un écrivain ayant un tel succès, «*écrivain avec ses tripes*» («*with his guts*»), comme il le disait souvent. Sillitoe dut quitter l'école à l'âge de quatorze ans pour travailler pendant quatre ans à l'usine de bicyclettes Raleigh, comme Arthur Seaton, l'antihéros de «Samedi soir et dimanche matin». Il s'amusait à dire qu'il était le seul écrivain à avoir été recalé deux ans de suite à l'examen d'entrée en sixième ! En fait, il dut à son engagement dans la R.A.F. la possibilité d'acquérir une vaste culture d'autodidacte que l'Etat lui avait refusé.

Rapidement, Sillitoe communiqua sa joie de vivre et son sens de l'humour à ses auditeurs dans ses très nombreuses interventions tout autour du monde, notamment plusieurs fois à la Sorbonne, avec sa pipe aux dents, attendant une bonne rasade de vodka et terminant ses conférences en envoyant un message en morse, qu'il avait appris quand il était opérateur radio pendant la guerre. Il annonçait que si un auditeur décodait son message, il lui offrirait tous ses livres dédiés : plus de trente romans,

six pièces de théâtre, une douzaine de livres de nouvelles et de poèmes.

Le Blagueur, le Farceur.

Dans son enfance, Sillitoe trouva un premier refuge dans la lecture des livres de prix que sa grand-mère avait gardés pour lui. En tant qu'autodidacte, pendant cinq ans, au début des années cinquante, il se plongea dans la lecture, dévorant tout ce qui lui tombait sous la main, depuis Platon et Aristophane, à Alexandre Dumas, Victor Hugo, Conan Doyle et Salinger. Il se construisit un autre refuge, celui de l'humour en étant un blagueur, un farceur (« *a prankster* »), un merveilleux fabulateur, à la fois dans sa vie et pour les personnages de ses livres.

En 1972, par exemple, il y eut un recensement en Angleterre et Sillitoe, extrêmement ennuyé par le nombre de questions « impertinentes » (il en compta quatre-vingts) auxquelles il fallait répondre, se contenta de donner son nom et son adresse et pour son âge indiqua cent-un ans, ce qui lui valut une amende de cinquante livres !

Un autre exemple révélateur est lorsque je le fis venir au château d'Hardelot dans le Pas-de-Calais le 5 décembre 2009 pour la commémoration du centenaire de la traversée de la Manche par Blériot. Sillitoe (alors âgé de quatre-vingt un ans) introduisit sa présentation de la façon suivante (que je traduis) : « *Vous avez eu bien raison de m'inviter pour cette commémoration car, quand Blériot a réussi à traverser la Manche en 1909, sa femme, craignant que son mari ait un crash pendant le retour, lui envoya un pneumatique (ce qui est exact) Sillitoe dit : Voici ce pneumatique, je vous le lis (écrit en français) sur un papier bleu : « Lord Warden Hotel. JE SUIS ARRIVE A DOUVRES SANS INCIDENTS. VIVE LA FRANCE. BLERIOT. 25th July 1909 ».* Magnifique canular, s'il en est !

Tous les lieux étaient des prétextes pour son génie de l'affabulation. Par exemple, dans un restaurant au Quartier Latin, il dit : « *Vous voyez cette femme qui vient d'entrer, regardez-la. Elle va bientôt sortir avec l'argenterie, mais le garçon va lui courir après et... peut-être le germe d'une nouvelle histoire, à écrire ou pas... ?* »

Autobiographie.

De nombreux épisodes de ses textes sont autobiographiques et, de la façon dont ils sont repris, deviennent très humoristiques. Par exemple, pendant la guerre, deux de ses cousins avaient déserté et étaient obligés, pour survivre, de cambrioler des boutiques et des bureaux et de raconter, en détails, au jeune Sillitoe le récit de leurs forfaits. Le jeune Sillitoe notait, dans un gros cahier relié, tous les détails racontés : description physique, lieu exact, dates, liste des objets volés, espérant utiliser ces éléments pour écrire un premier roman. Bien entendu, sa mère s'empressa de brûler ces textes qui auraient conduit ces jeunes cousins en prison. Cet épisode autobiographique fut utilisé par Sillitoe plus tard dans son roman « Samedi soir et dimanche matin ». (Ma traduction), au sujet des trois fils d'Ada, l'avorteuse. « *Les trois fils d'Ada avaient déserté de l'armée pendant la guerre et avaient stocké une partie de leur butin dans sa maison, à chaque fois qu'ils faisaient un vol. La maison devint alors une sorte de banque qu'ils utilisaient entre les moments de liberté et d'emprisonnement* ».

Alan Sillitoe est disparu en 2010, laissant son épouse, la poétesse américaine Ruth Fainlight, leur fils et une fille adoptive. Il a laissé plusieurs textes non publiés, dont un dernier roman complet : « *Like a fish in water* », que j'essaie de faire publier. C'est un roman qui reprend la

CONFÉRENCE

thématique de D. H. Lawrence dans «L'Amant de Lady Chatterley», selon laquelle une différence de classes ne permet pas à un homme et à une femme d'établir une relation. A l'inverse de Lawrence, la conclusion de Sillitoe est optimiste : le couple se marie.

Avant ma conclusion et pour faire sourire certains d'entre vous, quand j'ai dit à Sillitoe que je faisais des recherches sur Graham Greene, il m'a offert un de ses romans, «The Story Teller» (Le raconteur d'histoires) (1979), dans lequel le narrateur rencontre Graham Greene dans un pub : «*Mon nom est Greene*», dit-il, «*Graham Greene....*». Bien entendu, la malice de Sillitoe est tout à fait perceptible et ce «*Mon nom est Greene, Graham Greene*» rappelle James Bond d'Ian Fleming et son «*Mon nom est Bond, James Bond*» !

Pour conclure réellement sur un mode humoristique, lorsque le père de Sillitoe, illettré, apprit que son fils avait écrit et publié un premier roman, il lui dit : «*Mon Dieu, Alan, tu as écrit un livre, tu n'auras jamais plus à travailler !*»

François GALLIX

Brève bibliographie.

Bradford, Richard. «*The Life of a*

Long-Distance Runner». «*The Biography of Alan Sillitoe*». London : Peter Owen, 2008.

Gallix, François, traducteur : «*The Loneliness of the Long Distance Runner*», foreword by Alan Sillitoe. Paris, éditions du Temps, 1999.

Sandbrook, Dominic. «*Never Had It So Good. A History of Britain from Suez to The Beatles*». London : Little Brown, 2005.

Sillitoe, Alan. «*La Solitude du Coureur de Fond*» (1960) traducteur François Gallix. Points Seuil, 1999.

Sillitoe, Alan. «*Saturday Night and Sunday Morning*». W.H. Allen, 1958.

Sillitoe, Alan. «*The Loneliness of the Long-Distance Runner*». W.H. Allen, 1959.

Sillitoe, Alan. «*The Storyteller*». W.H. Allen, 1979.

Sillitoe, Alan. «*Life without Armour*». (autobiographie). London. Harper Collins, 1995.

Mons, Patrick. *Adaptation théâtrale, traduction de François Gallix. Avignon, 2013-2016. Présentation par Alan Sillitoe à Paris IV Sorbonne 4 février 1999.*